

**Crawford (Elisabeth) et Olf-Nathan (Josiane) (Dir.),
La Science sous influence. L'Université de
Strasbourg, enjeu des conflits franco-allemands
(1872-1945)**

Université Louis Pasteur et La Nuée Bleue, 322 p., 2005

François Igersheim



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1350>

DOI : 10.4000/alsace.1350

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 536-540

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

François Igersheim, « Crawford (Elisabeth) et Olf-Nathan (Josiane) (Dir.), La Science sous influence. L'Université de Strasbourg, enjeu des conflits franco-allemands (1872-1945) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 132 | 2006, mis en ligne le 15 octobre 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1350> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1350>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Crawford (Elisabeth) et Olf-Nathan (Josiane) (Dir.), La Science sous influence. L'Université de Strasbourg, enjeu des conflits franco-allemands (1872-1945)

Université Louis Pasteur et La Nuée Bleue, 322 p., 2005

François Igersheim

RÉFÉRENCE

Crawford (Elisabeth) et Olf-Nathan (Josiane) (Dir.), La Science sous influence. L'Université de Strasbourg, enjeu des conflits franco-allemands (1872-1945), Université Louis Pasteur et La Nuée Bleue, 322 p., 2005

- 1 En 1992, le Groupe d'études et de recherche sur la science de l'Université Louis Pasteur (GERSULP) s'atèle au projet d'une histoire des sciences et des Institutions scientifiques en Alsace. Ce sont les Facultés de médecine et de Sciences des Universités de Strasbourg, (qui se poursuivent dans l'actuelle Université Louis Pasteur) qui vont bientôt retenir l'attention du groupe, dont le projet est piloté par un comité de rédaction réunissant Elisabeth Crawford et Christian Bonah (la *Kaiser Wilhelms Universität*), Josiane Olf-Nathan, Françoise Olivier Utard, Léon Strauss (l'Université de Strasbourg d'après guerre), enfin Mark Walker et Burghard Weiss (la *Reichsuniversität*).
- 2 En décembre 1995, un colloque réunit une trentaine de chercheurs français, anglo-saxons et allemands, mobilisés autour des trois thèmes suivants : 1) les universités de Strasbourg ont-elles constitué des « vitrines » pour les ambitions scientifiques de l'Allemagne ou de la France ? 2) Strasbourg a-t-elle joué le rôle de tremplin pour l'obtention de postes à Paris ou à Berlin ? 3) quelle est l'importance de Strasbourg

comme lieu de rencontre des particularismes nationaux ? Les questions partent de parti pris différents, on le voit. Préoccupations de politique nationale, pour la première, projection d'une structuration française de l'enseignement supérieur pour la seconde, fonction « régionale » de transferts culturels pour la troisième ; elles pouvaient, y compris par leur impertinence, provoquer des réflexions utiles. Sans doute aurait-on dû intégrer d'entrée de jeu une question sur l'histoire des institutions de la recherche liées à l'Université.

- 3 L'ouvrage qui nous est soumis est l'aboutissement de ce projet. Par rapport au gros volume, fort généraliste et dont le plan articulait la rédaction par champs scientifiques, les *Sciences en Alsace*, préfacé par le professeur H. Durantou, paru en 1989, il apporte un éclairage intéressant, à mi-chemin entre l'ouvrage de vulgarisation luxueux et l'approfondissement historique fondé sur une exploitation systématique des sources. Mais l'ouvrage ne le dissimule pas : il illustre, y compris par une fort belle iconographie, les ancêtres de l'actuelle Université Louis Pasteur.
- 4 La recherche sur la KWU a déjà été bien balisée par les travaux de Craig, *A Mission for German Learning*, thèse micro-filmée de 1972, résumée plus tard dans son *Scholarship and Nation building*, Chicago University Press de 1984, auxquels s'ajoutent depuis lors C. Bonah, *Instruire, guérir, servir : formation, recherche et pratique médicales en France et en Allemagne pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle*, Strasbourg PUS 2000.
- 5 Ce sont eux qui introduisent la première partie par des articles de synthèse, suivis de la biographie de grands chercheurs. Elle met fortement en relief l'importance des personnalités dans la recherche scientifique et l'enseignement, et valorise « le rayonnement » personnel comme le facteur essentiel de la constitution des équipes et l'attrait de l'enseignement. Ce parti pris aurait dû être plus fortement explicité. C'est ainsi qu'à travers celle de leurs professeurs, l'histoire des Instituts : celui de mathématiques (H. Weber, par Schappacher), celui de Physique (Kundt et Kohlrausch, par Wolff ; F. Braun par Hars, Röntgen par Shea, Mandelstam par Pechenkin) est bien mise en valeur, même si les biographies sont d'importance et d'étendue inégales. L'article de Marielle Cremer sur l'Institut de Sismologie met, accessoirement, le doigt sur l'une des questions qui ne sont pas suffisamment approfondies : la concurrence entre la formule des Instituts d'enseignement et de recherche, tels qu'ils sont créés dans l'*Arbeitsuniversität* de Strasbourg, et celui d'Instituts de recherche fondamentale et appliquée, supra ou extra-universitaires tels que l'Institut de géologie (*Geologische Landesanstalt*) ou celui de météorologie (*Meteorologisches Landesanstalt Elsass-Lothringen*), dont au plan de l'Empire, le *Kaiser Wilhelm Institut* en fournit le modèle.
- 6 Mais pourquoi n'y a-t-il pas eu à Strasbourg plus d'Instituts exclusivement voués à la recherche ? L'activité de Gerland, en particulier, ce fondateur de la chaire de géographie à la Faculté de philosophie dans la création de la *Geologische Landesanstalt* aurait pu être mieux discerné, de même que la tendresse particulière que les gouvernants ont désormais pour ce type d'institutions, dont ils abondent les budgets. L'article sur la Faculté de médecine, renvoie évidemment à la publication de la thèse de son auteur, C. Bonah, mais reste nécessaire pour la cohérence de l'ensemble. Les biographies sont assorties d'une bibliographie de l'œuvre des chercheurs.
- 7 La deuxième partie est consacrée à l'Université de Strasbourg de 1919 à 1944. Comme pour la première période, elle est introduite par un exposé général, dû à Françoise Olivier-Utard. Elle est basée sur la consultation des sources d'archives conservées à Strasbourg, dans les fonds du Commissariat général ou dans ceux de l'Université

proprement dite. La rédaction est aisée, et l'appareil de références fort allégé. La publication des grands rapports (de Pfister, tout particulièrement) sur l'organisation future de l'Université est la bienvenue. Bien sûr, l'accent est mis avant tout sur la Faculté des Sciences de la nouvelle Université, mais la Faculté des Lettres n'a-t-elle pas déjà retenu l'attention ? La pétition au Président de la République des 128 professeurs de Strasbourg de janvier 1939, où s'exprime la crainte d'un abandon de l'Alsace, projette une lumière crue sur l'inquiétude de l'opinion publique à la veille de la guerre. Léon Strauss nous donne sur l'Université de Clermont, une chronologie fort utile. Notons qu'il est un des seuls à parler des étudiants alsaciens-mosellans (« génération sacrifiée ? »), en un papier court mais très suggestif. Aux exposés généraux succèdent les évocations biographiques : Fréchet (Mathématiques) Bauer (Physique), P.-E. Weiss (Physique), Kirrmann (Chimie), et des articles généraux sur l'astronomie, la géologie, la chimie biologique. L'article de Marielle Cremer sur la sismologie et Rothé explique le titre fort bizarre de son article sur Gerland et Hecker comme pionniers de la sismologie « en France » entre 1875 et 1918 ! Ici encore, les frontières actuelles redécoupent les anciennes Facultés et comme on l'a fait avec le géographe Gerland, on annexe à la Faculté des Sciences (et de médecine !) Henri Baulig (de la Faculté de Lettres !).

- 8 La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à la *Reichsuniversität Strassburg*. Bien entendu, elle n'épuise pas le sujet, qui a fait l'objet de nouvelles recherches ultérieures, en particulier par le colloque consacré aux deux *Reichsuniversitäten* de Strasbourg et Poznan, portant sur l'ensemble des Facultés (CR dans RA 2004). Ainsi la présentation générale due à Mark Walker se fonde sur l'activité des seules Facultés de sciences et de médecine. Peut-on lui contester le droit de soutenir la thèse d'une RU qui « ne représente pas une bonne illustration du savoir ou de la science nationale-socialiste » ? Voilà qui se base avant tout sur la contribution de Horst Kant et B. Weiss sur les Instituts de Physique de Strasbourg et en particulier sur la recherche de Carl-Friedrich von Weizsäcker ainsi que celle de Fleischmann. Mais Kant a participé aussi au colloque sur les *Reichsuniversitäten* de Strasbourg et Poznan, tout comme Ute Deichmann. Elle y conclut que la majorité des scientifiques nommés à Strasbourg sont des « activistes nazis », et qu'à « Strasbourg, la science eut partie liée avec le crime ».
- 9 La conclusion dressée par Elisabeth Crawford résume bien l'ouvrage, y compris dans ses limites. Elle confesse d'entrée de jeu la difficulté à inclure la RU nationale-socialiste dans une conclusion d'ensemble sur « les Universités de Strasbourg » : c'est un corps entièrement étranger. L'Université de Strasbourg, fondée en 1872, reposerait sur le parti pris de la modernité. Ainsi dans la vieille Faculté de Philosophie, elle sépare l'ancien et le neuf, les Facultés des *Geisteswissenschaften* (les Sciences humaines) et des *Naturwissenschaften* (les Sciences de la nature). Cette séparation est inspirée à Roggenbach par Dilthey en 1871. Elle est portée au crédit de la lucidité de l'homme politique badois, encouragé aussi, il est vrai, par l'exemple de Tübingen, où cette séparation avait eu lieu dès 1866. Mais cette partition procède surtout de la volonté de Dilthey de rénover les *Geisteswissenschaften*. Pour Dilthey en effet, ce ne sont pas les sciences qui peuvent élever « les idées morales et politiques d'un peuple », témoin le grand éclat des sciences exactes en France et l'état de décadence dans lequel se trouvait son peuple [en 1871] (Entwurf zu einen Gutachten ueber die Gruendung der Universität Strassburg, cité dans Craig, *A mission for German Learning*. Thèse MF. Ann Arbor 1973]. Ainsi, on créa en 1872, 13 chaires de « Sciences humaines » et 11 seulement de « Sciences naturelles » et 13 de médecine.

- 10 Les chiffres de professeurs n'allaient pas bouger tout au long de la période de l'Annexion, mais nous n'avons pas de chiffres sur les collaborateurs scientifiques dans les séminaires et instituts de recherche, ce qui est encore une des lacunes de l'ouvrage. De même, les liens entre Université et tissu économique régional apparaissent très ténus, et seule la médecine et le droit fournissent aux étudiants alsaciens, les débouchés de la *Berufsbürgertum* qu'ils étaient habitués à trouver dans le système français. Pour les sciences de l'ingénieur, les Alsaciens durent s'adresser aux hautes écoles techniques allemandes, suisses, ou françaises.
- 11 De façon significative, l'Université française confia à la Faculté des Sciences, la formation des ingénieurs, tout en réinstallant, avec les classes préparatoires du Lycée Kléber, les viviers du recrutement des grandes écoles françaises. Le corps enseignant est presque entièrement « altdeutsch » ou « immigré » et son passage à Strasbourg n'est qu'une étape dans la carrière.
- 12 Ce sont probablement les réseaux des associations de spécialistes qui sont les moins bien étudiés, et l'étude des relations internationales n'en tient pas lieu : elle relativiserait, ou au moins mettrait en perspective, les rapports entre centralisme et provincialisme dans les hiérarchies universitaires. Elle permettrait de mieux saisir le degré d'autonomie des scientifiques dans le développement de leurs disciplines et le jeu des concurrences internationales, « entre France et Allemagne ». Dans son rapport à Roggenbach, Dilthey avait pris le soin de réclamer pour ses chaires de la Faculté des Sciences humaines, une chaire de philosophe des sciences, confiée à un spécialiste entièrement versé dans les concepts et évolutions des *Naturwissenschaften*. Un regard de ce type aurait été le bienvenu. Son absence fait courir le risque de ne pas appréhender la recherche et l'enseignement des Facultés des « sciences exactes », comme éléments constitutants, voire déterminants, de la « culture » moderne, en complément ou comme alternative de celle développée par les chaires des « Sciences humaines » ? Mais Dilthey reconnaissait lui-même que trouver ce philosophe ... ou ces historiens, pleinement maîtres des grandes orientations des sciences exactes, capables de les mettre à la portée du grand nombre, serait fort difficile.
- 13 Avec Elisabeth Crawford, l'équipe des maîtres d'œuvre souhaite que ce livre soit lu comme « une invitation au voyage au sein d'un espace où seuls quelques contours sont visibles » et exprime le vœu que son ouvrage stimule la réalisation de nouvelles recherches. Incontestablement, l'ouvrage qui nous est présenté ici, avec sa belle iconographie constitue une belle réussite et encouragera à répondre à cette invitation.